

Dany Laferrière

LE CHARME
DES APRÈS-MIDI
SANS FIN

roman

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2010
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2010
Bibliothèque et archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Laferrière, Dany

Le charme des après-midi sans fin

(Boréal compact ; 188)

Éd. originale : Outremont, Québec : Lanctôt, 1997.

ISBN 978-2-7646-2029-8

I. Titre.

PS8573.A348C545 2010 C843³.54 C2010-940348-7

PS9573.A348C545 2010

À Melissa :
*un monde qu'elle ignore totalement
et qui est pourtant celui de son père.*
C'est ça aussi, le voyage.
D. L.

*Si l'on est d'un pays, si l'on y est né, comme
qui dirait natif-natal, eh bien on l'a dans
les yeux, la peau, les mains, avec la cheve-
lure de ses arbres, la chair de sa terre, les os
de ses pierres, le sang de ses rivières, son ciel,
sa saveur, ses hommes et ses femmes...*

J. ROUMAIN

PREMIÈRE PARTIE

Les préparatifs

Rico

Rico m'a dit que la fête se fera chez Nissage, samedi après-midi. Je le savais déjà par ma cousine Didi.

— N'en parle à personne, me lance Rico en se dirigeant vers le marché.

La mère de Rico vend des robes au marché. Des robes qu'elle confectionne elle-même. Ses clients sont pour la plupart des paysans des environs de Petit-Goâve. Ils descendent en ville vendre leur café, et remontent quelquefois avec une robe pour leur femme. La mère de Rico coud de jolies robes, simples et colorées, qu'elle étale par terre, juste devant elle. Je la vois toujours assise sur une minuscule chaise. Il arrive qu'un client réclame la robe qu'elle est en train de terminer. Dans ce cas, elle demande au client d'aller faire un tour et de revenir dans une dizaine de minutes, le temps de faire l'ourlet. Des fois quand le tissu manque, la mère de Rico n'hésite pas à ajouter un morceau de tissu de couleur différente. Il lui arrive aussi de faire une robe avec cinq morceaux de tissus de couleurs différentes (souvent des couleurs très vives). Heureusement qu'elle ne demande pas trop cher pour ces robes bariolées. Cela permet aux

paysans les moins fortunés de rapporter quelque chose à leur femme.

Rico va retrouver sa mère chaque jour, après l'école. Elle lui achète tout de suite, chez la commère Victoire, un plat assez copieux (banane, hareng, maïs moulu, pois rouges en sauce) qu'il doit manger sur place avant de rentrer à la maison faire ses devoirs. Du marché jusqu'au pied du morne Tapion où Rico habite, cela représente une bonne demi-heure de marche par la grand-route. Mais Rico préfère longer la mer, et il lui faut alors quarante-cinq minutes pour arriver à la maison. Sa mère n'en sait rien puisqu'elle ne quitte le marché que vers six heures du soir.

Rico déteste manger au marché. Il a peur d'être vu par quelqu'un qu'il connaît. Un élève de sa classe ou, pire encore, une fille. La honte, quoi ! Alors, il mange toujours très vite, et parfois quand je l'accompagne, il s'arrange pour me refiler une bonne part de son plat. Moi, je n'ai pas ce problème. J'adore manger ainsi, au marché, au milieu de tout ce monde. Je suis moi-même étonné de me voir engloûtir toute cette nourriture (la mère de Rico ne lésine pas sur la quantité), alors qu'à la maison, Da doit se fâcher pour que j'avale la moindre bouchée. À vrai dire, je crois que je passerais bien ma vie sans manger, si c'était possible. Je parle des repas à la maison, bien entendu. C'est simple, j'aime tout ce qu'on me défend de manger. Près de l'école Maurice-Bonhomme, il y a cette femme, Izma, qui vend des repas chauds, le midi, eh bien, j'y vais chaque fois que je peux soutirer quelques sous de Da.

Chez Izma

Da me défend formellement (Da dit toujours ça : « Je te défends formellement de faire ci ou ça ») de manger chez Izma parce qu'il paraît que le fils d'Izma est atteint de tuberculose. On le voit toujours assis tout seul au fond de la cour, près de cette petite cabane, légèrement plus grande qu'une niche de chien. Il est vraiment très maigre. Je dirais même squelettique. On voit clairement tous ses os. Je n'arrive pas à le regarder en face. Ses dents pourtant n'ont pas maigri, et elles occupent la moitié de son visage. On les voit même quand il essaie de fermer sa bouche. Ses grands yeux noirs semblent ne rien voir. Malgré tout, il y a des gens qui font croire à Izma que son fils va mieux, ces temps-ci. L'aveuglement d'une mère. Peut-être qu'Izma (son sourire est toujours triste) essaie simplement d'être gentille avec ceux qui tentent de la reconforter d'une manière ou d'une autre.

Da n'est pas la seule à s'inquiéter d'une possible épidémie. Un inspecteur du service d'hygiène est déjà venu voir Izma. Mais Izma n'a pas à s'en faire, dit-on, puisque chaque samedi le capitaine envoie un prisonnier, le gros Philibert, chercher son repas chez elle. On dit même que le capitaine a déjà refusé un poste qui l'aurait obligé à quitter Petit-Goâve, effrayé à l'idée de perdre le poisson en sauce d'Izma. Personne ne conteste le fait qu'elle est bien la meilleure cuisinière de Petit-Goâve. On se demande simplement pourquoi elle n'envoie pas son fils se faire soigner à l'île de la Tortue. Beaucoup de personnes sont revenues complètement guéries d'un séjour

au sanatorium de l'île. La réalité c'est qu'Izma refuse de se séparer de son fils, même si ça risque de contaminer la ville. Selon Thérèse, un enfant malade qui vit entouré de sa famille a de meilleures chances de s'en sortir. C'est vrai, répond Da, mais ça nous avance à quoi si pour sauver le fils d'Izma, on contamine toute la ville. Si les gens savent ce que c'est que la tuberculose, et s'ils ont cette peur bleue d'une épidémie, alors pourquoi cette foule, chaque midi, au comptoir d'Izma ? La main d'Izma est-elle bénie ? Connaît-elle le secret des épices ?

Izma a travaillé pendant plus de vingt ans chez les Martinez. Les Martinez ont leur magasin sur la grand-rue, juste en face des casernes. C'est là, paraît-il, qu'elle a appris à faire la cuisine. Da dit que ça ne peut pas être vrai puisque bien avant qu'Izma aille travailler chez les Martinez, elle était la coqueluche de Petit-Goâve. D'ailleurs, c'est à cause de son talent, surtout pour son poisson en sauce qui a fait perdre la tête au capitaine, que les Martinez l'ont fait venir chez elles. Elles sont trois sœurs. Le père fut brièvement ambassadeur au Brésil, sous la présidence de Sténio Vincent. Il est mort, il y a trois ans, à Petit-Goâve, en pleine messe de huit heures, au moment de la consécration. Les filles ont hérité de sa fortune. Aucune des trois ne s'est mariée. Personne ne semble assez bon pour elles, à Petit-Goâve. Thérèse affirme que si Izma a quitté cet emploi lucratif, c'est tout simplement parce que les demoiselles étaient devenues insupportables. La pauvre Izma a dû connaître l'enfer, certains jours, en vivant avec ces vierges hystériques dans cette vaste maison sans même une odeur d'homme, a conclu

Thérèse. Da n'a rien répondu, évitant comme toujours de se mêler de la vie privée des gens, mais on peut deviner à son quart de sourire qu'elle partage amplement le point de vue de Thérèse. De plus, ajoute Thérèse, un peu stimulée par le sourire de Da, les demoiselles Martinez (comme tout le monde les appelle) ont des goûts culinaires nettement différents l'une de l'autre. On ne peut même pas leur servir le dîner en même temps puisqu'elles ont des heures de repas complètement différentes. Mademoiselle Zuléma ne peut pas sentir ce plat étrange (intestins et sang de bœuf) dont mademoiselle Zette raffole. Quant à mademoiselle Venise (le nom de la ville où elle a été conçue), elle mange dans sa chambre, entourée de sa collection de poupées de porcelaine (une bonne centaine). Chaque fois qu'Izma devait lui apporter à manger, mademoiselle Venise exigeait qu'elle se lave les aisselles au savon avant de se présenter à sa porte. Elle ne la laissait pas pénétrer dans sa chambre sans l'avoir vaporisée de son parfum favori, L'Heure bleue de Guerlain. Un jour, Izma a fini par quitter cette maison où elle était pourtant à l'abri des besoins matériels (oh, il y a aussi cette manie qu'avait mademoiselle Zuléma de la pincer au bras presque jusqu'au sang chaque fois qu'elle la croisait près de l'escalier) pour s'établir à son compte dans une mansarde près de l'école Maurice-Bonhomme ; Izma a ouvert tout de suite cette cantine avec l'argent patiemment économisé durant toutes ces années passées chez les Martinez. Elle a simplement cloué sur la porte un morceau de carton où c'est écrit : Chez Izma. Au début, le restaurant n'ouvrait que le week-end, à partir

du vendredi soir, avec un seul plat au menu : un savoureux poisson gros sel avec une banane verte, une branche de cresson, suivi de maïs moulu chaud accompagné d'une large tranche d'avocat. Et ce fut un succès immédiat. Même quand son fils est tombé malade, les affaires ont continué à progresser. Elle a fait construire une petite cabane, à l'arrière de la maison, où vit maintenant son fils.

Fifi

Je rentre à la maison en remontant la rue Dessalines jusqu'à l'école nationale des filles où j'ai vu Fifi (Joséphine), la sœur d'Abner. J'ai un peu peur d'elle. C'est une vraie tigresse. Elle affronte n'importe qui. Il ne se passe pas une journée sans qu'elle ne soit mêlée à une bagarre avec quelqu'un de l'école nationale des garçons. Elle va les provoquer jusque devant leur école. Et quand l'un d'eux accepte de se battre, elle l'emmène sous le gros tamarin (cet arbre aux fruits si savoureux) derrière le lycée. Faut dire que la moitié des bagarres, elle les fait pour défendre l'honneur de son frère. C'est vrai qu'Abner est une poule mouillée, et que les autres profitent un peu trop de sa couardise. Nous, les gars, il nous faut tout un rituel avant la bagarre. Cela débute généralement par une insulte assez précise impliquant la mère ou la sœur de l'autre. Ensuite, nous traçons une ligne de démarcation (rappelant la frontière de deux pays voisins s'appêtant à entrer en guerre) que les adversaires ne peuvent franchir sous

peine de représailles. Entre-temps, quelqu'un parmi la petite foule qui accompagne toujours les belligérants doit s'assurer qu'il n'y a aucun adulte, surtout aucun professeur, dans les parages. Après toutes ces précautions, un type de la foule ramasse une poignée de poussière puis se place au milieu des combattants. À un moment donné, l'un donne une chiquenaude à la main du type au milieu et, du même coup, lance la poussière au visage de son adversaire. Ce n'est qu'à ce moment que la bagarre peut commencer. Il est interdit de se servir de ses pieds ou de ses dents sous peine de se faire traiter de fillette. C'est un rituel qui remonte à l'époque coloniale, selon le notaire Loné. Mais Fifi n'obéit à aucune de ces règles. À peine arrivée sous le tamarin, elle saute à la gorge du pauvre gars, et les deux roulent déjà dans la poussière. Un hurlement strident, signe de douleur aiguë, se fait aussitôt entendre, signalant que Fifi est en train d'arracher les couilles du gars. Un gars qui s'attaquerait aux couilles d'un autre se ferait traiter de tous les noms. Fifi, elle, d'instinct plonge toujours vers les parties sensibles de son adversaire, et rate rarement sa cible. C'est pourquoi les types, tant qu'ils peuvent, évitent de l'affronter. Il n'y a qu'une façon de le faire, c'est de traiter Abner comme s'il était un prince. Ce qui est humainement impossible. Le problème c'est qu'Abner se retrouve toujours dans nos jambes. Si on organise un match de football sans inclure Abner dans une équipe (celui-ci, bien sûr, confond son pied droit avec le gauche), aussitôt Fifi débarque sur le terrain pour invectiver tout le monde. Moi, je n'ai pas de problème avec Fifi, ou plutôt si, mais c'est un problème

d'un autre ordre. Fifi est amoureuse de moi. Fifi m'aime. C'est ma cousine Didi qui me l'a appris dernièrement. Et depuis, j'évite de passer devant l'école nationale des filles, ou tout autre endroit où je suis susceptible de la rencontrer. Et là maintenant, je viens de voir Fifi sortir de l'école. Elle se retourne vivement et regarde dans ma direction comme si son instinct l'avait avertie de ma présence. Je me cache promptement derrière le camion de Gros Simon. Légype et une équipe d'hommes aux muscles puissants sont en train de décharger une cargaison de farine chez Abraham. M'a-t-elle vu ? Je tente un coup d'œil. Elle parle à Edna, cette fille qui habite près de la Croix du Jubilé. On dirait qu'elle sent une présence. Elle regarde exactement vers moi. Je sais bien qu'elle ne peut pas me voir à cette distance, pourtant je me cache encore derrière le camion. J'ai comme l'impression qu'elle sait que je suis là. De temps en temps, tout en conversant avec Edna, elle regarde de mon côté, comme quelqu'un qui vient d'être piqué par un anophèle. Je n'ai aucune raison de me cacher d'elle. Elle ne me veut aucun mal. Au contraire. Mais j'ai peur de la façon dont elle me regarde. Ses yeux se posent à peine sur moi que, déjà, ils me brûlent par leur feu intense. Même à cette distance, je sens cette chaleur. Une vraie fournaise. Pourquoi m'aime-t-elle ? Je ne comprends pas. Je sais pourquoi j'aime Vava. Parce que c'est elle. C'est elle qu'il faut que j'aime. Elle est tout. Mais moi, pour quelle raison quelqu'un peut-il m'aimer ? Je ne vois pas. Je cherche avidement, et je ne vois rien à aimer chez moi. Je n'aime pas mes bras, ni mes coudes, ni mes oreilles, ni surtout mes genoux cagneux.

Ah, voilà Abner ! Fifi lui passe le bras autour du cou, et ils se dirigent vers la Croix du Jubilé. Edna attend sûrement quelqu'un. Elle reste seule sur la galerie de l'école. Fifi partie, la voie est enfin libre.

Le secret

Je passe devant l'école nationale des filles. Edna ouvre grand les yeux en me voyant.

— Fifi vient juste de partir.

— Je ne cherche pas Fifi, je réponds un peu brusquement.

— Va faire croire ça à d'autres, lance-t-elle en riant.

Je poursuis un moment mon chemin pour revenir sur mes pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Edna éclate de rire. S'il y a quelque chose que je déteste le plus au monde, c'est sûrement quand les filles se mettent à rire sans raison.

— Tu ne m'a pas répondu, Edna.

— Je t'ai déjà dit ce que tu voulais savoir. Tu sais que tu peux encore la rattraper si tu cours. Elle vient juste de partir avec Abner.

— Moi, je te dis que je ne cherche pas Fifi.

Elle se met à rire de nouveau.

— Vas-tu me dire ce qui te fait tant rire ? je lance d'un ton exaspéré.

Son visage devient subitement très grave.

— C'est pas ce que Fifi m'a dit.

— Et qu'est-ce qu'elle t'a dit ? je demande un peu trop avidement.

Elle vient de m'attraper au bout de sa ligne. Un léger sourire flotte sur le visage d'Edna.

— Pourquoi je te le dirais... Fifi est mon amie, et c'est un secret.

— Si c'est un secret, je vais tout savoir dans un moment alors.

Je me démène comme une sardine au bout de l'hameçon.

— Comment ça ?

— Vous les filles, vous ne gardez pas longtemps un secret.

La voilà piquée au vif. Quel idiot je suis ! Elle ne voudra plus rien me dire maintenant.

— C'est vous les garçons qui ne savez pas garder un secret.

Nous nous regardons dans les yeux. Visages fermés.

— D'accord, tu as raison, Edna... Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

Elle prend une courte respiration.

— Elle m'a dit... Oh, tu me prends vraiment pour une imbécile.

— Je comprends maintenant, dis-je en m'en allant, tu n'as rien à dire. Tu as inventé tout ça pour une seule raison...

Je ralentis légèrement mes pas tout en espérant la réplique. Comme je vois faire Da au marché. Elle lance toujours un dernier prix à la marchande tout en s'en allant. Elle évite surtout de se retourner, et me demande

de le faire à sa place. Je dois lui dire tout ce que fait la marchande : si elle nous regarde ou si elle nous a oubliés pour s'occuper d'une autre cliente. Si je lui dis qu'elle nous regarde, alors Da me serre la main fortement tout en faisant une courte prière à saint Jude, le patron des cas désespérés. Et brusquement, elle m'annonce que la marchande va la rappeler à l'instant, et sept fois sur dix, elle a raison. C'est ce que je fais toujours, sauf pour la prière que Da ne m'a pas encore apprise, mais je gagne seulement quatre fois sur dix. Cette fois, par exemple, je n'ai pas l'impression qu'Edna ait mordu à l'hameçon. Je commence déjà à accélérer le pas.

— Quelle raison ?

Je prends tout mon temps pour venir vers elle.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Tu as bien entendu, lâche-t-elle brutalement.

— Moi, je vais toujours droit au but, dis-je, je ne suis pas comme toi qui fais tout un mystère pour la simple raison que...

— Je t'écoute, dit-elle froidement comme pour me mettre au pied du mur.

— Voilà, si tu m'as arrêté sur mon chemin, Edna, c'est parce que tu espères voir arriver Frantz.

Un temps. Elle reste bouche bée. Elle ne s'attendait pas à ce que je devine son plus secret désir.

— Tu es vraiment fou. Tu dis n'importe quoi, jette-t-elle enfin d'une voix blanche de rage.

— Avoue que j'ai raison, Edna.

Elle fait un immense effort pour cacher son trouble.

— Fifi m'a dit que tu la suis partout.

C'est moi qui ris maintenant.

— Et tu crois ça, Edna ?

Elle me regarde droit dans les yeux.

— Alors pourquoi tu te caches quand tu la vois ?

— Moi ? Me cacher ? Tu ne sais pas ce que tu dis !

— On t'a vu derrière le camion tout à l'heure.

C'est à mon tour de perdre la voix.

— Je ne me suis pas caché.

— Tu ne t'es pas caché, siffle-t-elle avec un brin de mépris dans le ton.

— Non... Oui... Je me suis caché parce que je ne voulais pas qu'elle me voie.

— On t'avait vu bien avant que tu nous voies.

— Je ne veux pas discuter avec toi parce que tu es de mauvaise foi. Tu sais très bien que c'est Fifi qui me cherche partout.

— C'est pas ce que j'ai vu.

Je fais quelques pas avant de faire feu une dernière fois, sans me retourner.

— Frantz sera sur le wharf, ce soir, si c'est ce que tu voulais savoir.

— Je le savais, dit-elle calmement.

Je continue mon chemin, tête baissée.